

quelques légères différences dans le contour du limbe et le nombre des principales nervures.

Le *Populus Richardsoni* faisait évidemment partie de la section des *Tremula* : il reproduit le type de notre espèce actuelle dont il diffère surtout par la forme des dentelures qui sont plus nombreuses, plus profondes, et découpées en forme de crénelures. Le *Populus Hookeri* des lignites du Mackenzie se range dans la même section ; mais il se rapproche plutôt du *P. tremuloides* Michx. par la forme de son contenu et ses crénelures faiblement prononcées.

(A continuer.)

EDUCATION.

Un vice dans nos écoles.

Un fait dont nous avons été à même de constater le côté désavantageux dans nos écoles de la campagne, et que nous aimons à signaler entre plusieurs, c'est l'usage de programmes tracés à l'avance, sur les questions qui doivent être posées aux élèves à l'examen. Rien de plus vicieux et de plus trompeur sur les prétendus progrès des élèves, que ce mode de les questionner sur des choses dont on les croit instruits et dont ils n'ont que la routine.

Il nous est arrivé d'assister à plusieurs examens qui ont eu lieu récemment dans certaines écoles élémentaires. On nous a prié de questionner les élèves sur la grammaire, l'arithmétique et autres branches de l'enseignement primaire. Tant que les questions étaient posées d'après le programme, les élèves répondaient à merveille, mais il ne fallait pas dévier beaucoup la construction du problème pour les mettre dans l'impossibilité de répondre. Il était facile de voir qu'ils ne possédaient que la routine des choses, et non pas l'instruction qu'on aurait pu leur supposer d'après l'ordre et la disposition des programmes.

Un des examinateurs demanda même à un jeune élève s'il pourrait lire aussi bien sur toutes les pages du livre qu'il lisait sur la page mentionnée au programme. Le petit garçon répondit ingénument : non. Depuis un mois et plus, il n'avait lu que cette page du livre et il la lisait si bien qu'il aurait pu la réciter par cœur.

Eh ! bien, voilà comment on s'abuse sur les véritables progrès des élèves dans nos écoles. Et l'on est tout surpris de voir un élève sorti de l'école en syntaxe depuis un an à peine, devenir incapable d'écrire un seul mot de français.

Il faudrait remédier à ce vice de notre enseignement. Les élèves devraient apprendre moins de choses à la fois, et les apprendre mieux. Ils s'attendraient à être questionnés aux examens sur des points imprévus et se mettraient, par les soins du maître et beaucoup d'application de leur part, en lieu de répondre à tout sur un sujet donné. Par exemple, ils apprendraient les principes d'une règle d'arithmétique et se mettraient capables de faire toute règle de même nature. En grammaire la même chose. Les élèves sauraient qu'ils doivent apprendre pour répondre à des problèmes difficiles, et il ne leur en coûterait pas d'aller au fond des choses. Le maître pour sa part, prendrait plus de soin à les instruire, parcequ'il saurait que le vrai progrès de son école sera révélé au jour de l'examen et qu'il sera impossible pour lui de faire paraître plus de science chez ses élèves qu'il y en a réellement. Mais tant que nous aurons des programmes d'examen comme aujourd'hui il n'y a pas de progrès possibles.

Cette question a déjà été agitée par un habile instituteur dans l'organe officiel du ministère de l'instruction publique, et si nous y attirons l'attention, c'est afin que les autorités prennent des mesures pour empêcher ces abus nuisibles à un haut degré à l'instruction des enfants du peuple. — *L'Union des Cantons de l'Est*

Enseignement Agricole dans les Ecoles Normales.

Discours de M. l'abbé J. C. Godin à l'Ecole Normale Jacques-Cartier.

Monsieur le Ministre de l'Instruction Publique me faisait, au mois de Décembre dernier, l'honneur de me confier une mission importante en elle-même, mais surtout à cause de ses résultats : la mission d'aller visiter les principaux établissements agricoles en France, en Belgique et en Irlande ; d'en étudier l'organisation, et de constater quel serait le meilleur système à suivre pour développer le goût et l'instruction agricoles dans nos campagnes. Il ne s'agissait pas précisément, qu'il me soit permis de le faire remarquer à cette honorable assemblée, d'aller suivre des cours sur l'agriculture, d'en apprécier les meilleurs modes, d'en faire connaître les dernières améliorations. On voulait, non pas tant savoir comment on cultive les céréales à Grignon, les légumes à Beauvais, les fleurs à Gand, comment on améliore les races en Angleterre et en Irlande ; mais s'assurer comment, étant donné un bon système agricole, on peut le faire connaître à la masse du peuple, le faire goûter et accepter dans toutes les campagnes ; en un mot, M. le Ministre voulait s'assurer par quels moyens le petit propriétaire, l'humble fermier peut bénéficier des connaissances et de l'expérience acquises dans les grands établissements agricoles, souvent au prix de très grands frais et de dépenses considérables. La mission que l'on me confiait était donc très-importante, car il me fallait répondre à une confiance que je ne pouvais pas justifier, et à un besoin que tout le monde signale dans le pays officiellement.

En attendant que je fasse le rapport circonstancié de mon voyage, accompagné de tous les documents que j'ai pu recueillir, de tous les chiffres et statistiques qui justifient les dépenses et les résultats des établissements que j'ai visités, j'ai cru qu'il serait agréable à cette respectable assemblée d'en avoir une espèce de résumé et comme une vue d'ensemble, et avec la permission de M. le Ministre de l'Instruction Publique, je me permettrai de vous entretenir de mon voyage.

Avant d'entrer en matière, vous dirai-je un mot des émotions que j'ai éprouvées au moment du départ. Il m'était donc donné de m'embarquer pour l'Europe, de parcourir une partie de la France, notre Mère-Patrie, de fouler peut-être de mes pieds le même sol qu'ont habité autrefois mes aïeux. J'allais visiter Paris, la plus belle ville du monde, Londres, la ville la plus grande et la plus commerçante de l'univers. Je me disais que si la question de l'agriculture n'avait rien à gagner quand je m'occuperais à considérer les monuments de Paris, elle n'aurait rien à y perdre non plus. En traversant les autres villes importantes et les départements de la France, la question agricole ne m'obligeait pas à fermer les yeux. Aussi, j'ai tâché de voir, d'observer et de me rappeler, surtout dans les moments où il me fallait attendre pour arriver jusqu'aux hauts personnages auxquels on avait bien voulu me recommander.

Le souvenir de la visite de M. Chauveau, celui du passage de nos Zouaves Canadiens et la qualité de Canadien-Français me firent trouver partout un accueil des plus bienveillants.

Arrivé à Paris le 21 Décembre au soir, je tombais au milieu des réjouissances et des fêtes officielles. Aussi quand je fus admis auprès du Ministre de l'Instruction Publique, le 5 janvier, je compris qu'on tenait à obliger la Province de Québec et son premier ministre.

On a beaucoup parlé de M. Duruy ; je n'ai pas à juger ce qu'il fait ni ce qu'il veut faire pour l'instruction, mais je dois dire que la manière toute bienveillante dont il a daigné m'accueillir, me mit tout de suite à l'aise, et que de tous les personnages officiels, Son Excellence et le Sous-Directeur de la Division de l'Agriculture, sont ceux qui m'ont témoigné le plus grand empressement à me donner ou à me faire donner les renseignements dont j'avais besoin.

Je n'entreprendrai pas d'énumérer tous les noms des personnes qui se sont empressées de m'obliger. Cependant il en est un que j'aime à faire connaître. C'est celui de M. Ramenau. M. Ramenau qui a donné tant de preuves de l'intérêt qu'il porte au Canada, dans son ouvrage "La France aux Colonies," et dans ses lectures au Cercle Catholique à Paris, m'a témoigné si souvent qu'il veut encore se rendre utile à notre pays, que j'aime à payer en présence de cette assemblée un tribut de reconnaissance à cet éminent écrivain, à ce véritable ami du Canada.

Il y a dans la France trois grandes écoles d'agriculture, appelées : "Ecoles Impériales d'Agriculture," savoir, celle de Grignon, de La Saulsaie, et de Grandjouan ; des fermes-écoles en grand nombre, situées dans différentes parties de la France ; des Ecoles Normales en plus grand nombre encore où l'on enseigne les éléments de la science de l'agriculture et de l'horticulture. Quelques orphelinats et maisons de réformes, où l'on apprend aux jeunes orphelins et aux jeunes délinquants l'art de bien cultiver une ferme. On considère encore comme